

catement formulées. En deux mots le nationalisme de M. Bourassa (1) nous a, d'après les *Etudes*, éloignés *du sens de la tradition et aussi du sens de l'équité*. Et c'est bien là ce que pensent aussi en bonne majorité les Canadiens-Français.

Nos lecteurs trouveront plus loin l'article du R. P. de Grandmaison, dont nous ne supprimons que les deux premières pages, qui sont une introduction, moins utile pour nos lecteurs, sur le concours, vu d'ensemble, des différentes parties de l'empire britannique dans la guerre, et sur les difficultés variées qui amoindrissent fatalement un peu ce concours.

Nous remettons à la semaine prochaine les observations plus détaillées que nous croyons devoir ajouter à cet important article pour en souligner tout la valeur et aussi pour en compléter quelques données. En attendant, nous remercions pour notre part le directeur des *Etudes* de son magnifique et courageux article sur la grave situation que le nationalisme de M. Bourassa nous a faite dans le conflit mondial actuel.

J. A. L.

1—Nous croyons devoir insister sur cette expression "le nationalisme de M. Bourassa", qui n'est pas de notre invention arbitraire, mais qui répond à la réalité des faits et de la situation présente. Aux débuts, du temps d'Asselin, le nationalisme était surtout une théorie, une doctrine, où l'on pouvait prendre et laisser, que l'on pouvait discuter, modifier, améliorer. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Le nationalisme, pour la totalité ou presque de ses partisans, c'est Bourassa. La personnalité débordante et dominatrice de celui-ci a tout absorbé, théorie et doctrine, discussion et direction, directeurs et délibérations. Au lieu d'une doctrine, quelque chose d'objectif et d'intellectuel, qu'il était d'abord, le nationalisme est devenu l'attachement à un homme, une passion. Et il a tous les caractères de la passion, l'entêtement et l'aveuglement, le refus de discuter, la crainte de voir clair.

Cette transformation ou concrétisation du nationalisme, très naturelle à un mouvement populaire qui obéit plus volontiers à une passion qu'à une théorie, qui suit plus facilement un homme qu'une idée, était d'ailleurs fatale du moment que M. Bourassa prenait la direction du mouvement. Avec ses défauts et ses qualités, M. Bourassa est un homme qui n'admet pas la discussion quand il s'est prononcé, et il se prononce instinctivement le premier. Il faut tout le prendre ou tout le laisser. C'est un intégriste absolu pour ce qui est de sa personne et de son orientation. Son égocentrisme frappe et même blesse tous ceux qui approchent le chef nationaliste.

La pensée allemande

L'ALLEMAGNE a été la plus grande source d'erreurs morales et sociales, depuis son Luther, son Kant, son Fichte, son Hegel, son Schopenhauer et son Nietzsche, sans nommer les autres. Ses politiques comme ses philosophes sont les contempteurs de la morale traditionnelle, civilisatrice.

Malheureusement l'affaiblissement de la foi avec l'affaiblissement collatéral du bon sens, qui a fait répudier la philosophie chrétienne, la philosophie scolastique, ont favorisée la pénétration de la déraison allemande chez beaucoup de peuples qui avaient pourtant plus d'une raison de se mettre en garde contre les pestilences doctrinales de la Germanie.

Si les Allemands sont devenus fous d'orgueil, s'ils se croient des surhommes destinés à régénérer

le monde, ils ont été un peu encouragés dans leur délire, par ceux qui expient aujourd'hui les complaisances trop naïves qu'ils leur ont accordées. L'Angleterre, la France et même l'Italie, pour ne parler plus de la Russie, ont cru, non tout à fait, mais bien trop tout de même, que la pensée libérée et progressive, que la science illimitée, que l'émancipation de l'intelligence étaient dues en bonne partie à la grande Allemagne de Luther, la grande Allemagne, ennemie séculaire de Rome.

Ceux qui admiraient ainsi l'Allemagne toujours trompeuse et perfide, ne la connaissaient pas. Tant qu'elle n'eut pas traduit ses principes en actions, ou plutôt en crimes, on n'en voulut pas comprendre la fausseté et l'immoralité.

Mais la parole du Maître s'est une fois de plus réalisée: *c'est par leurs fruits que vous les connaîtrez*.

A la lueur des faits on voit la portée réelle des principes et l'on comprend que la perversion allemande est d'abord une perversion de l'intelligence suivie logiquement d'une perversion de toute la conduite.

Nous publions parfois quelques échantillons de la pensée allemande. Nos lecteurs pourront ainsi constater que les faits répondent aux idées, et que celles-ci contiennent comme en germe les faits horribles dont l'univers entier est le témoin indigné.

S. D.

DU GENERAL VON BERNHARDI.

Si nous voulons contraindre nos ennemis à la lutte, nous devons commencer une action politique, qui, sans constituer une attaque contre la France, porte si vivement atteinte à ses intérêts et à ceux de l'Angleterre que ces deux pays soient forcés à l'offensive.

Il faut que la presse insiste continuellement sur le rôle et sur la nécessité de la guerre, instrument indispensable de la politique et de la civilisation.

Un politique qui donne des résultats ne va pas sans risques.

Il faut qu'elle ait une conscience claire du but qu'elle poursuit et qu'elle fixe ses yeux sur ce but sans se laisser détourner ni troubler.

Elle s'efforcera de faire tourner à son avantage toutes les modifications de la situation, tous les événements imprévus; mais, avant tout, elle ne reculera pas devant un acte d'audace, si elle voit que la situation générale lui permet d'arriver à ses fins ou d'engager une guerre nécessaire dans des conditions favorables.

Les règles du droit ne sont respectées par une nation que si elles sont avantageuses. Aucun Etat ne peut risquer son existence pour un traité qu'il a signé, si, en violant ce traité, il sauve sa situation mondiale.